



403

# LES MODES PARISIENNES

Modes de M.<sup>me</sup> Laborde r. Richelieu 71 ancien 77. Robe de M.<sup>me</sup> Quillet r. de Choiseul 3.  
 Lingerie de M.<sup>me</sup> Colas r. Vivienne 47. Chaussures de M.<sup>me</sup> r. de Choiseul 77.  
 Parfums et gants de la M.<sup>me</sup> Faquier r. Richelieu 83.

Ayuntamiento de Madrid





LES

# MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — ÉTUDE HISTORIQUE : NAPOLÉON MUSICIEN (4<sup>re</sup> partie), par ADOLPHE ADAM. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

## MODES ET FASHIONS.



**V**ous savez les grands et petits événements qui tiennent notre Paris en émoi : événements politiques, qui ne nous regardent heureusement pas ; événements de plaisir, qui sont tout à fait dans nos attributions, car les plaisirs, ce sont les bals, les concerts, les représen-

tations théâtrales, lesquels se résument tous par ce mot important, toilette !

L'ouverture du Théâtre-Italien a eu lieu comme en ses plus beaux jours de *furia francese* ! Rien n'y a manqué : applaudissements frénétiques, rappels, bouquets... toilettes !

Aussi nous avons pu y faire quelques observations sur le progrès de l'élégance.

Les modes de l'hiver seront très-riches ; il n'est pas de robes simples, car, si elles manquent

d'ornements, c'est qu'elles sont en très-belles étoffes.

Les corsages de robes décolletées ou montantes ont tous des ornements.

Sur les robes montantes, ce sont des broderies au passé, en lacet et soutache ; en galons de soie et soutache, ou galons et petite broderie au passé ; des montants en volants de ruban ou en dentelle noire.

Sur les robes décolletées ou demi-décolletées, les ornements style Louis XV en dentelles, rubans, bouillonnés, blondes, garnissent beaucoup les devants de corsage.

Parmi les premières toilettes que nous avons pu voir aux Italiens, nous en citerons deux qui ont été remarquées, non-seulement pour leur élégance, mais parce qu'elles étaient portées par de jolies femmes.

L'une se composait d'une coiffure demi-turban en velours nacarat tourné en torsades avec un large ruban vert et or ; ce ruban formait de chaque côté plusieurs coques qui se trouvaient placées au-dessus des bandeaux bouffants ; deux grands bouts tombaient du milieu de ces coques jusque sur les épaules ; — d'une robe de droguet blanc broché à petites fleurs rouges et feuillage vert ; le corsage de cette robe était garni d'une berthe-châle, corsage style Louis XV, moitié dentelle, moitié volants de ruban : la dentelle et le ruban venaient finir presque au bas de la pointe du corsage en forme de V très-marqué ; le devant du corsage était traversé de trois dentelles séparées chacune par des traverses et des nœuds de ruban. Les petites manches, très-courtes, étaient formées de volants de dentelle relevés de distance



en distance par des traverses de rubans qui retenaient la dentelle en draperie; à chaque traverse, au bas, était un petit nœud de ruban.

L'autre toilette était une coiffure de blonde de soie formant une très-petite fanchon ayant de chaque côté une très-grande branche de boutons de roses nuancés du rose le plus vif au rose le plus tendre; — une robe de taffetas rose broché garnie d'une berthe-châle en blonde blanche bordée d'une fontange de ruban de satin rose: le devant du corsage était traversé de bouillonnés de tulle rose séparés chacun par une petite blonde blanche; les manches très-courtes, bouillonnées de tulle rose, chaque bouillon séparé par un volant de blonde.

Les gants longs se portent toujours à trois boutons, sans garniture; on se venge de cette simplicité en garnissant chaque bras de deux ou trois bracelets.

La broderie a fait une véritable invasion sur les manteaux. Ainsi ce qu'on appelle un manteau simple en velours est brodé devant et au bas d'une large broderie en petit galon de soie. Il y en a de charmants en ce dernier genre dans la maison Couchonnal (1). Nous y avons vu aussi des paletots-oursons; mais cependant cette étoffe de laine à longs poils que l'on appelle *lama*, est plutôt employée dans cette maison comme bordure de manteau de drap de la même nuance noisette que le lama. Ils ont aussi du lama qui a des petites queues de couleur brune, ce qui en fait une sorte d'imitation, moins la couleur, de la fourrure d'hermine. Ce lama est aussi employé en bordure de manteau devant, au bas et au bord des manches.

Toutes les robes de drap se font à basques; on pourrait même dire que tous les corsages de robes se font à basques; car, excepté les robes de bal ou de soirée, en un mot les robes décolletées, toutes les robes ont des basques; seulement les basques des robes de drap, des robes simples, sont plus longues que celles des robes de soie.

Les basques des robes demi-habillé sont petites, assez coquettement brodées ou ornées de ruban, de dentelle; il s'en fait beaucoup de tailladées à dents rondes ou à dents carrées.

Ces corsages à basques tailladées ou droites sont tout à fait acceptés; cependant nous nous rappelons que, lors de leur apparition dans les *Modes parisiennes*, plusieurs personnes s'écrièrent à l'originalité: c'était, disait-on, extravagant, impossible; à présent toutes les femmes portent ces corsages.

C'est toujours le sort des modes nouvelles de trouver dès l'abord une grande opposition.

Pour beaucoup, la seule mode est celle qui court les rues depuis six mois.

(1) Rue Richelieu, 79.

Le petit bonnet de velours noir de madame Colas (1), mi-parti bernois, mi-partie hollandais, fait fureur. Nous disons bernois, parce qu'en effet son fond est tout à fait semblable aux bonnets des femmes du canton de Berne; mais la garniture diffère totalement, car le bonnet bernois est entouré d'une dentelle s'évasant tout à l'entour, comme les ailes du papillon, tandis que le bonnet parisien n'est pas garni devant, mais seulement derrière par un double rang étagé de dentelle noire et par des grands nœuds de ruban de velours qui le garnissent de chaque côté.

Il y a aussi un très-joli bonnet à succès dans cette maison. Il est en blonde blanche, ou plutôt en tulle garni de petite blonde; de chaque côté est une touffe de ruban de satin en nuance fondue, depuis le lilas clair jusqu'au violet; une pointe de tulle noir garnie de dentelle noire recouvre le tout, en laissant cependant à découvert les touffes de rubans; les barbes de la pointe retombent derrière ces rubans.

Madame Colas a une nouvelle forme de peignoir de nuit d'un très-bon goût; c'est un composé d'entre-deux en broderie anglaise pour les devants qui échappe à l'analyse.

Son col en broderie anglaise à dents bordées de lacets formant des jours est tellement en vogue, qu'il faut attendre son tour pour l'obtenir; c'est que toutes les ouvrières ne savent pas le bien faire, et, comme il ne doit jamais rien sortir d'imparfait de cette maison, on aime mieux faire attendre.

Nous avons été visiter, cette semaine, les salons de mademoiselle Laborde, et nous y avons trouvé la plus belle variété de modes qu'il soit possible de rêver: des chapeaux charmants, des capotes délicieuses, des coiffures et des bonnets parés du meilleur goût.

Il nous faut véritablement faire des efforts de mémoire pour nous rappeler quelques-unes de ses plus jolies modes.

Nous avons cependant mémoire d'une capote de velours couleur feu, bouillonnée plat jusque derrière la forme, chaque bouillon séparé par une petite dentelle noire;

— D'un chapeau de satin vert orné au bord, sur la passe et le fond, de velours frappé imitant la dentelle, et garni sur le côté gauche d'un petit plumet en plumes-saule nuancées vert;

— D'une capote, pour le soir, très-évasée et très-petite, en satin blanc, à coulisses, chaque coulisse ornée d'un biais froncé par moitié, comme une petite ruche; de chaque côté, étaient des petites têtes de plumes blanches;

— D'un chapeau en velours plein couleur feu, avec son dessous de passe en velours épinglé rose; au bord, dessus, était un biais de ve-

(1) Rue Richelieu, 47.



lours feutre du côté de la passe, rose du côté du bord, lequel venait ainsi se perdre avec son dessous de passe; le fond du chapeau était entièrement orné de nattes de velours feutre et velours épinglé rose; de chaque côté, était une plume feutre dont les extrémités étaient teintes en rose.

Il y avait encore une très-petite capote à bord évasé en velours vert-Chambord; le bord, à jour, était couvert de dentelles noires dessus et dessous; toute la passe, jusque derrière, était formée de petits biais de velours froncé; pour ornement de côté, il y avait un chou de dentelle noire.

Une jolie coiffure pour théâtre ou concert était en velours vert-Isly brodé à l'orientale, à dessins arabesques mélangés or, argent et soie verte. Cette coiffure était à petit fond rond et à bords relevés des côtés; une plume blanche s'enroulait dessous à droite, et devait garnir ainsi tout le haut des bandeaux ou des cheveux frisés.

Une autre était en ruban lamé très-large, dit *ruban-écharpe*. Ce ruban formait deux ou trois torsades espacées l'une de l'autre qui venaient se réunir de chaque côté par un nœud-chou qui laissait tomber les deux bouts de l'écharpe, lesquels avaient une frange d'or.

Une coiffure de blonde blanche formant petit pouf sur le sommet de la tête était orné, de chaque côté, par une branche de roses trémières.

Il y avait encore de très-jolies coiffures; mais le moyen de tout retenir!... nous y reviendrons.

Nous avons parlé, dans un de nos derniers articles, de l'excellente pommade de la maison Gellé (1), connue sous le nom de *RÉGÉNÉRATEUR Gellé frères*. La réputation de ce produit n'est plus à faire; toutes les personnes qui en ont fait usage savent ses qualités.

Ce qui est très-utile en ce moment, c'est la *bandoline-fixateur*; ce nom dit tout. Les bandeaux bouffants ont, en effet, besoin d'une préparation qui empêchent les petits cheveux de se soulever, surtout les cheveux noirs, qui paraissent malpropres s'ils ne sont parfaitement lissés.

La *bandoline* de la maison Gellé réunit les qualités demandées.

Nous mentionnerons encore, comme un excellent produit de cette maison, le *VINAIGRE BAL-SAMIQUE DE FLORENCE*, pour la toilette;

L'*ELIXIR DE ROSE* et la *POUDRE VÉGÉTALE*, pour la conservation des dents;

La *CRÈME PERSE*, pour rafraîchir le teint, la blancheur et la douceur de la peau devant être l'objet des soins les plus assidus d'une femme;

L'*EAU DE COLOGNE* perfectionnée, du parfum le plus suave;

Le *SAVON-ALBATRE*, ce savon par excellence dont la base principale est de l'huile de coco.

Pour garantie de son origine et de sa pureté,

(1) Rue des Vieux-Augustins, 35.

ce savon, de forme nouvelle, est contenu dans un imprimé et toujours revêtu de la signature des frères Gellé.

Nous ne pouvons pas citer tous les articles de cette maison, mais nous pouvons affirmer qu'elle est une des principales de Paris pour la fabrication des produits de la parfumerie.

LOMÉNIE DE V\*\*\*.

#### Détails du Densin.

Capote de satin bouillonnée plat jusque derrière la forme; chaque bouillon séparé par un petit biais de velours épinglé. Robe de gros d'Ecosse brodée devant, au bord des manches et sur la pièce du milieu du bas du dos, en galon de soie et petite soutache. Les basques, qui sont brodées de même, finissent en s'arrondissant à la couture du dessous de bras. Col et manchettes de mouseline brodés au plumetis.

#### COSTUMES DE PETITS GARÇONS.

Le plus grand, qui peut avoir de sept à neuf ans, porte un costume crispin. Chapeau de feutre orné d'une plume noire. Manteau crispin en drap noir bordé d'un galon de soie. Pantalon à guêtres, c'est-à-dire que ce pantalon se boutonne jusqu'en bas, où il se termine en forme de guêtres. Petite veste en drap noir. Col Pierrot à grandes dents brodées à l'anglaise.

Le costume du plus petit garçon se compose d'un feutre noir orné seulement d'un galon autour de la forme, d'une tunique de mérinos cachemire doublée et ourlée. Cette tunique a un collet qui tient à l'entournure du cou. Guêtres de drap marron. Souliers noirs.

## ÉTUDE HISTORIQUE.

### NAPOLÉON MUSICIEN.

Si j'avais la prétention de peindre Napoléon pratiquant l'art musical, chantant comme Charles IX, jouant du luth et composant comme Louis XIII, ou virtuose sur la flûte et compositeur d'opéras comme le grand Frédéric, je pourrais, certes, être accusé de paradoxe. J'ai donc besoin d'expliquer mon titre. Si j'ai appliqué au nom de Napoléon l'épithète de musicien, c'est que je n'ai pas trouvé un seul autre mot français exprimant ma pensée sans périphrase: peut-être le mot italien *dilettante* eût-il mieux convenu, parce qu'on ne l'emploie guère que par rapport à l'art musical, tandis que celui d'amateur, dont il est la traduction, s'applique à toutes les spécialités. Le nom de *musicien* dit tout ce qu'on veut; on s'en sert pour qualifier les exécutants les plus infimes, comme les compositeurs les plus illustres. On peut donc le donner, par extension, à ceux qui ne cultivent pas la musique, mais qui la sentent vi-



vement. Tel homme dont on dira qu'il a l'oreille musicienne, ne saura pas une note de musique, mais il la comprendra et saura l'apprécier. C'est uniquement dans ce sens que j'ai voulu dire que Napoléon était musicien.

Comment, vous prétendez que Napoléon aimait la musique! va s'écrier à son tour un élève du Conservatoire. La preuve qu'il ne pouvait pas la souffrir, c'est qu'il ne comprenait pas celle de Chérubini.

Cet argument ne me paraît pas devoir rester sans réplique. Il est permis d'aimer la musique, ce me semble, sans être prodigieusement engoué de celle de Chérubini, quel que soit d'ailleurs son mérite, qui est ici hors de cause. Mais un Italien qui adorait les compositions de Cimarosa, de Guglielmi, de Paisiello et de tous les compositeurs nationaux de son époque, pouvait fort bien n'être pas très-enthousiaste de la musique de Chérubini, qui, en fin de compte, n'était que de fausse musique italienne, n'était pas de vraie musique allemande, et n'a jamais pu être prise pour de la musique française.

Le reproche d'être insensible à la musique n'est pas le seul qu'on ait adressé à Napoléon. Parmi ceux mêmes qui lui ont rendu le plus de justice comme grand capitaine et comme législateur, il en est plusieurs qui n'ont pas hésité à le placer, sous un certain rapport, dans cette classe d'honnêtes négociants dont on ne peut citer la profession sans se rappeler la grotesque épigraphe du caricaturiste : *Entièrement étranger à la littérature et aux beaux-arts.*

C'est cette fausse idée que je veux combattre aujourd'hui, au moins pour ce qui regarde la spécialité musicale; mais il serait impossible, avant d'aborder cette question, de ne pas dire quelques mots sur l'injustice qui a fait nier le goût de Napoléon pour les lettres et pour les arts du dessin. Il était classique dans la meilleure acception du mot, car ce qu'il préférait, c'était la littérature du siècle de Louis XIV, ce ne peut être cela qu'on lui impute à blâme; il était très-amateur de tragédies, et nous les avons dédaignées pendant longtemps; mais Talma pouvait bien exciter pour les ouvrages qu'il représentait, les transports qu'a fait naître plus tard mademoiselle Rachel. — Il a peu apprécié M. de Chateaubriand, c'est vrai, mais bien des gens n'avaient pas attendu la publication des *Mémoires d'Outre-tombe* pour partager l'opinion de l'empereur sur l'auteur d'*Atala*.

Madame de Staël s'est vantée d'avoir été persécutée pendant dix ans; mais si Napoléon ne l'a pas comprise, avouons qu'elle aussi ne comprenait guère Napoléon. — En fait de peinture, Napoléon protégea David, Gérard, Gros, Girodet... et qui voulez-vous donc qu'il protégeât? Y avait-il alors d'autres maîtres plus habiles? existait-il une

autre école que la leur? En fait d'architecture, oserions-nous nous plaindre des monuments dont il a enrichi notre pays? — Mais, ne manquera-t-on pas d'objecter, notre architecture nationale, nos monuments gothiques, ceux du moyen âge et de la renaissance. en quelle estime les avait-il?... Oh! je suis forcé d'en convenir, pendant toute la période de l'Empire on les tenait dans le mépris le plus profond et le plus injuste. Mais cette tradition datait du siècle de Louis XIV, et, sous ce rapport, Colbert, le ministre protecteur des arts, l'intendant des bâtiments du roi, mériterait le titre de vandale au premier chef, car il s'est rendu, même après sa mort, coupable de méfaits dont la pensée ne fût jamais venue à l'idée de Napoléon, tout admirateur qu'il était des lignes grecques et des proportions classiques. Qu'il me soit permis de m'écarter un moment de mon sujet pour signaler l'acte de vandalisme qu'on est en droit de reprocher à la mémoire de Colbert.

Ceux qui admirent l'intérieur de la magnifique église de Saint-Eustache regrettent que la voûte paraisse par son élévation hors de proportion avec la longueur de la nef: quand ils considèrent le monument à l'extérieur, leurs regards sont affligés par l'aspect d'un portail lourd et sans style, qui fait encore mieux ressortir par son manque d'unité et de grâce les constructions si sveltes et si élégantes du reste de l'édifice. — L'église commencée en 1532, sur les plans de l'architecte David, ne fut achevée qu'en 1642. A la place de la façade actuelle, s'élevait un portail principal, sur le mérite duquel il sera facile de s'édifier en se rappelant que les deux portails des bas-côtés et les deux magnifiques rosaces qui les décorent, n'étaient, pour ainsi dire, que les auxiliaires du portail principal. Ce portail était plus avancé sur la place que l'entrée actuelle, car en le démolissant on a sacrifié deux chapelles qui donnaient à l'ensemble du monument une étendue proportionnée à sa hauteur.

Eh bien! M. de Colbert, en mourant, désira que ses restes fussent inhumés dans l'église de Saint-Eustache, et voulant que l'édifice répondît à la splendeur de son tombeau, il légua vingt mille livres pour être capitalisées, jusqu'à ce qu'elles formassent une somme assez considérable pour substituer à celui qui existait alors, un nouveau portail *d'un goût plus pur et digne de celui qui en faisait les frais.* Cet article du testament de Colbert ne fut que trop religieusement exécuté. Un siècle plus tard, la somme capitalisée s'élevait à cent onze mille livres. On abattit l'ancien portail et deux chapelles qui y attenaient, et ce fut le duc de Chartres, père de Louis-Philippe, qui posa la première pierre de cette stupide décoration sans grâce et sans goût, déshonneur du monument auquel on l'a accolée.



Cette digression ne m'a pas tant éloigné que l'on pourrait le croire de mon sujet ; car elle prouve qu'un grand homme peut comprendre un art tout en méconnaissant la grandeur et la beauté d'une de ses parties ou de ses expressions. Malgré la destruction du portail de Saint-Eustache, Colbert ne sera pas moins cité comme un protecteur éclairé des arts, et la postérité ne pourra refuser la même justice à l'Empereur, malgré son admiration pour les figures un peu roides de David, pour la poésie un peu emphatique de M. de Fontanes et de Luce de Lancival, et son peu de prédilection pour la musique de Chérubini.

Napoléon n'avait pas attendu qu'il fût proclamé empereur pour protéger efficacement l'art et les artistes. En 1798, il y eut une brillante distribution de prix au Conservatoire de musique, qui comptait à peine cinq années d'existence. Cette distribution de prix avait lieu sur le théâtre de l'Opéra. Le général Bonaparte la présidait. Accueilli avec cet enthousiasme qu'il excitait partout où il se présentait, il venait de couronner de ses mains une jeune fille créole, aux traits un peu aplatis, indiquant son origine de femme de couleur, mais à la figure intelligente, aux yeux brillants décelant une âme ardente et impressionnable. Cette jeune fille avait remporté le premier prix de chant et de déclamation ; elle s'appelait Caroline Chevalier, c'était alors une espérance ; quelques années après on la nommait madame Branchu, c'était une gloire alors ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un souvenir et un regret. Le public applaudit avec transport en voyant le général offrir la couronne à la jeune fille : c'était une élève d'Euterpe couronnée par un fils de Mars ; il était impossible alors à tout homme se piquant d'un peu de style, de traduire autrement ce petit événement. Tout à coup un brouhaha s'éleva sur l'estrade, des chuchotements se propagent, tous les artistes se lèvent et s'inclinent respectueusement devant un vieillard qui venait d'entrer. Le public le reconnaît, et un tonnerre d'applaudissements s'élève de toutes parts ; Napoléon s'informe, il veut connaître le nom de cet homme applaudi autant que lui à côté de lui : on lui nomme Piccini.

Arrivé à Paris le matin seulement, le célèbre compositeur venait assister à cette solennité musicale. Napoléon veut que le vieillard vienne s'asseoir à ses côtés et préside avec lui. Nouvel enthousiasme et nouvelle phrase obligée circulant de bouche en bouche sur la touchante réunion des favoris de Bellone et d'Apollon. Pendant la distribution, Piccini raconte ses malheurs à Napoléon. La révolution lui avait enlevé les 42,000 fr. de pension qu'on lui avait assurés à Paris et qui étaient son unique fortune. Obligé de se réfugier à Naples, il avait eu le malheur d'avoir pour témoins du mariage d'une de ses filles avec un Fran-

çais, le ministre et le consul de la République française. Il n'en avait pas fallu davantage pour faire accuser de jacobinisme le pauvre Piccini et le mettre en butte aux persécutions de son gouvernement, à ce point que le ministre Acton le consigna pendant quatre mois de suite dans sa propre maison. Sans place, sans emplois, Piccini y serait mort de misère, s'il n'eût pu vendre quelques morceaux religieux aux couvents, qui ne les payaient guère que le prix de la copie. Le premier traité de paix avec la France lui avait permis d'emprunter quelque argent à un de nos compatriotes pour venir à Paris, où il espérait que l'Opéra lui rendrait la pension que lui avait assurée la monarchie déchue. Napoléon secoua la tête en signe de doute, et Piccini se retira chez lui, le cœur navré. Mais dès le lendemain, Napoléon lui envoyait une somme de 5,000 fr. pour ses premiers besoins, le brevet d'une pension de 2,400 fr., et, de plus, il lui accordait un logement gratuit pour lui et sa famille à l'hôtel d'Angevilliers. Plus tard, pour donner un prétexte à une nouvelle libéralité, il lui commandait une marche militaire pour la garde consulaire. Piccini venait de recevoir le titre d'inspecteur du Conservatoire, aux appointements de 5,000 fr., lorsqu'il mourut à Passy, en 1800.

La révolution avait enlevé toutes leurs ressources aux musiciens : un des premiers soins de Napoléon fut de leur ouvrir un asile en fondant une chapelle. C'est dans ce but qu'il fit écrire à Naples en 1802, pour demander le célèbre compositeur Paisiello. Ferdinand IV donna immédiatement l'ordre au musicien de se rendre à Paris. Napoléon le chargea d'organiser sa chapelle, et l'en nomma directeur. Ce fut presque une révolution au Conservatoire que la nomination d'un étranger à cette place importante, à laquelle, du reste, Chérubini, Méhul, Gossec et Langlé pouvaient prétendre à juste titre. Cet exclusivisme pour les Italiens inspira à Méhul son opéra de *l'Irato*, que bien des gens prétendirent être une satire de la musique italienne. Il est difficile de trouver dans cette musique lourde et pédante autre chose qu'une parodie de la musique allemande. A l'exception d'un charmant quatuor, qui est resté comme un modèle de musique fine et syllabique, on n'y reconnaît guère le génie dont Méhul avait déjà fait preuve dans *Euphrosine*, et qu'il déploya plus tard dans *Joseph*. — Après deux ans d'exercice, Paisiello, se sentant pris du mal du pays, demanda sa retraite. Il retourna à Naples, où le suivit la faveur de l'Empereur, qui lui envoya la décoration de la Légion d'honneur, et lui fit une pension de 4,000 fr. en 1807. Joseph Bonaparte, lorsqu'il fut roi de Naples, lui accorda un traitement de 4,800 ducats ; cette faveur fut confirmée par Murat. Mais Paisiello expia cruellement cette protection : toutes ses places et leurs émoluments lui



furent retirés à la Restauration, et il mourut dans un état voisin de la misère, en 1816. Lorsque Paisiello sollicita sa retraite, l'Empereur ne reçut sa démission qu'à la condition qu'il se nommerait un successeur. Paisiello n'eut garde d'aller le chercher parmi ses ennemis, et il désigna Lesueur.

Ad. ADAM de l'Institut.

(La suite au prochain numéro.)

## CAUSERIES.

\* Il y a mineur et mineur, de même qu'il y a fagot et fagot et mine et mine.

Un industriel vient de découvrir le moyen de faire rapporter à la Californie tout ce qu'elle renferme d'or dans le sein de ses montagnes et de ses ruisseaux ! — C'est d'y envoyer des mineurs belges.

Les seuls ouvriers belges savent leur état. Tout autre mineur n'est qu'une mauvaise contrefaçon.

La société des mineurs belges vient de lancer des annonces dans tous les journaux français.

Trente mineurs belges produiront en une seule année la somme de VINGT ET UN MILLIONS SIX CENT MILLE FRANCS !

Le calcul n'est pas de moi, la vérité m'oblige à reconnaître qu'il est du directeur de la nouvelle société en commandite belge.

Or, comme le capital social de cette société belge n'est que de deux millions, vous voyez que chaque actionnaire aura un fort agréable dividende.

Ce n'est pas tout : — Ce capital de deux millions permettra d'envoyer en Californie, non pas seulement trente mineurs belges, mais bien cent vingt, et alors les produits annuels de la société s'élèveront à plus de QUATRE VINGTS MILLIONS DE FRANCS par an.

Ce calcul est toujours dû à la plume du fondateur de la société en question.

Le même fondateur continue, et nous copions textuellement les phrases de son prospectus :

« Veut-on enfin que nous nous abstenions de toute supputation, de toute évaluation précise ? Soit, toujours soit. Plus de chiffres donc. Mais nous disons hautement, positivement : *Le sol californien est saturé d'or*, et DE CET OR devenu notre conquête assurée, IL NE RESTERA NUL VESTIGE partout où nos mineurs auront passé.

» En résumé,

« ... Les bénéfices de l'entreprise prendront infailliblement des proportions si extraordinaires que, ainsi que nous l'avons dit, nous n'osons plus exprimer par des chiffres l'énormité des dividendes qui reviendront à nos actionnaires. »

Voilà ce qui peut s'appeler de belles affaires !

Je regrette vivement de n'avoir pas pour l'instant cinquante francs disponibles pour prendre une action de la société des *Mineurs belges*.

Par malheur, j'ai placé tous mes capitaux dans les soixante-douze autres sociétés californiennes fondées à Paris depuis un an.

J'aurais dû prévoir que les Belges viendraient en créer une soixante-treizième ; — mais on ne pense jamais à tout.

Faute de cinquante francs je manque peut-être ma fortune.

Quant à toutes les actions qui encombrant le tiroir de mon secrétaire, il est bien évident qu'à partir de ce moment elles ne valent pas cinquante centimes.

Une seule chose m'étonne, c'est que le gouvernement

belge ait permis aux Bruxellois qui ont créé cette société californienne de faire des annonces dans les journaux de Paris et de demander des capitaux aux petits rentiers français.

Toute cette magnifique spéculation aurait dû être réservée à la Belgique, afin que les seuls Belges fussent enrichis par les travaux de ces excellents mineurs !

\*. Tous les journaux graves nous annoncent que Rossini s'est enfermé à Bologne avec le célèbre ténor Donzelli, et que tous deux passent leurs journées à répéter un opéra nouveau dont Rossini achève la partition.

Après le serpent de mer, je connais peu de canard qui revienne plus périodiquement que l'annonce d'un opéra nouveau de Rossini. — Voilà quinze ans que cette plaisanterie se reproduit invariablement à l'entrée de chaque hiver, et toujours avec le même succès.

On commence à rencontrer dans la société quelques Parisiens qui hochent la tête avec un air d'incrédulité lorsqu'on leur parle du serpent de mer, mais pas un d'entre eux ne montre le plus léger scepticisme touchant la fantastique partition de Rossini.

Nous avons reçu ce matin une lettre de notre correspondant de Bologne, et il nous donne des détails qui rectifient la nouvelle des journaux sérieux.

Rossini vit assez retiré en ce moment, et il ne reçoit assidûment la visite que d'une seule personne, mais il y a erreur dans l'orthographe du nom de ce visiteur. — Il ne s'appelle pas *Donzelli*, mais *Pastafrollo*. — Il n'est pas ténor ! il est cuisinier.

Rossini, en compagnie de Pastafrollo, est à la recherche d'une nouvelle manière d'accommoder le turbot.

Rossini a inventé jusqu'à ce jour soixante-deux manières d'accommoder ce poisson, mais il répète à qui veut l'entendre qu'il ne mourra content que lorsqu'il aura trouvé une soixante-troisième méthode qui le satisfasse complètement ; — alors il divulguera son secret et fera inscrire sur les cartes de tous les restaurants de l'Europe le *turbot à la Rossini*.

Ce jour peut-être, mais ce jour-là seulement, Rossini se décidera à rouvrir son piano et à composer une cantate en l'honneur des poissons en général et des turbots en particulier.

La passion de Rossini pour la cuisine est d'autant plus vive qu'elle se trouve contrariée par la famille de cet illustre personnage.

Les parents et les amis de Rossini veulent lui faire croire qu'il est indigne d'un musicien et surtout d'un musicien de son talent de s'occuper de turbots ; mais Rossini leur répond, l'histoire à la main, que jadis un sénat tout entier a consacré une longue délibération pour savoir à quelle sauce serait mis un de ces poissons.

La famille de Rossini ne s'est pas tenue pour battue, et elle a organisé une sorte de cordon sanitaire tout autour de la maison du compositeur pour empêcher les cuisiniers d'arriver jusqu'à lui.

Avant cette détermination, on voyait affluer à Bologne des fricoteurs qui arrivaient de toutes les parties de l'Italie ; ils venaient consulter Rossini sur les meilleures méthodes à employer pour accommoder le saumon,

La raie,

L'éperlan,

La carpe,

L'anguille,

Et le goujon.

Cela vous explique pourquoi *Pastafrollo* a été obligé de prendre un subterfuge pour n'être pas arrêté au passage par la famille de Rossini.

C'est ainsi que *Pastafrollo* est arrivé à Bologne sous le nom de *Donzelli*, et en ayant soin de faire mettre sur son passe-port, au lieu de cuisinier, ténor.

Puisse maintenant des conférences établies entre Rossini et Pastafrollo naître enfin la soixante-troisième manière d'accommoder le turbot !

LOUIS HUART.



## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Le Lion et le Moucheron*, drame en cinq actes de MM. Souvestre et Eugène Bourgeois. — *GAJETÉ. Le Paillasse*, pièce en cinq actes de MM. Dennery et Marc Fournier.

Les fables de La Fontaine sont une mine d'or pour les vaudevillistes, nombre de fois ils en ont tiré des pièces qui ont obtenu de grands succès : — voici que dans *Le Lion et le Moucheron* MM. Souvestre et Bourgeois viennent de trouver moyen de puiser un drame en cinq actes.

La vérité nous oblige à déclarer que La Fontaine aurait mauvaise grâce à exiger sa part d'un tiers dans les droits d'auteur, car il a fallu infiniment d'imagination pour transformer en un long mélodrame la petite fable du Bonhomme.

Mais tout nous fait espérer que La Fontaine ne fera point de procès, — il est si distrait qu'il ne s'est peut-être pas encore aperçu à l'heure qu'il est que le titre de sa fable est imprimé depuis trois jours et en grosses lettres sur l'affiche de la Porte-Saint-Martin.

Dans la fable en cinq actes le lion est un grand seigneur anglais, le moucheron c'est son domestique.

Jamais lord Overton n'avait eu un serviteur plus dévoué que Max ; — et voici que pour récompenser Max de ses bons offices, lord Overton lui souffle sa maîtresse !

Cette conduite peut être qualifiée d'un seul mot, elle est malpropre.

J'en appelle à tous les domestiques et même à tous les maîtres, anglais ou français.

Max jure de se venger du grand seigneur, et, véritable moucheron, il le pourchasse en tous lieux.

Je dois ajouter que Max se trouve singulièrement favorisé dans sa vengeance par une certaine découverte, c'est que lord Overton n'est ni lord ni Overton, c'est un gueux qui a usurpé ces qualités. — Tout me fait espérer qu'un véritable lord ne se serait pas conduit de la sorte envers ce bon Max.

Je crois que cette note explicative est nécessaire pour ne pas dégouter les domestiques sans emploi d'accepter un engagement de cocher, de cuisinier ou de valet de chambre chez des grands seigneurs anglais.

La pièce de MM. Émile Souvestre et Eugène Bourgeois est remplie d'incidents dramatiques qui viennent impressionner le public, aussi le succès a-t-il été complet. — Nous devons reconnaître qu'une bonne part de cette réussite peut être revendiquée par Fechter, qui débutait à la Porte-Saint-Martin. Cet artiste, qui s'était déjà fait une belle place au Théâtre-Historique, verra augmenter encore sa réputation par la création du rôle difficile de Max.

Mais parlons maintenant du maître à tous, — place à Frédéric !

*Paillasse* vient d'obtenir au théâtre de la Gaîté un de ces succès qui font époque dans les annales dramatiques. — Jamais le grand comédien ne nous était apparu sous un aspect aussi merveilleux, Frédéric Lemaitre devra craindre dorénavant de créer un nouveau rôle ; — il est impossible, quand on est arrivé à une pareille hauteur, de monter encore !

Vous parlerai-je de la pièce ? .. A quoi bon ? .. la pièce entière, c'est Frédéric ! ... Lorsqu'il parle, on pleure... quand il se tait, on frissonne...

Car ne croyez pas que Paillasse n'arrive sur les planches que pour avaler des étoupes enflammées et des lames de sabre. — Jamais les mouchoirs n'ont été plus en jeu dans la salle de la Gaîté qu'à la première représentation de *Paillasse*.

*Paillasse* n'est pas un pitre vulgaire à la figure flétrie ; c'est un père de famille qui adore ses enfants et qui a eu le malheur d'épouser, sans s'en douter, une jeune fille qui appartient à une grande famille.

La famille veut ravoïr madame Paillasse, mais sans Paillasse lui-même, et ce pauvre bohémien est obligé de lutter contre mille obstacles pour avoir le droit d'embrasser sa femme et ses enfants.

Frédéric a été dignement secondé dans cette pièce par mademoiselle Clarisse : — les deux artistes étaient déjà rappelés par la salle entière après le deuxième acte. — Jugez du tonnerre d'applaudissements qui leur était réservé pour la fin de la soirée !

LOUIS HUART.

La représentation d'ouverture au Théâtre-Italien, samedi dernier, a été des plus brillantes. Dans la *Sonnambula*, de Bellini, les honneurs de la soirée ont été pour madame Sontag et le ténor Calzolari. La belle salle Ventadour, remise complètement à neuf, reçoit un nouvel éclat de l'éclairage amélioré dans toutes ses parties. Déjà les anciennes locataires de loges ont repris leurs places, et tout annonce une saison des plus suivies. M. Lumley veut profiter des ressources que lui offrent les deux théâtres de Londres et de Paris remis en ses mains, pour produire une troupe exceptionnelle ; il a un puissant moyen de succès auprès des artistes, puisqu'il peut contracter des engagements pour l'année entière partagée entre les deux saisons des deux premiers théâtres lyriques d'Europe. En attendant de nouvelles signatures, déjà les dilettanti sont assurés d'entendre Fraschini, Colini et madame Gazzaniga, premiers ténor, baryton et soprano de l'Italie. Sont également engagés : *tenori*, Calzolari, Gardoni, Reeves ; *bassi*, Lablache, Casanova, Scapini, Morino et Coletti ; *prime donne*, Sontag, Fiorentini, Parodi et Boccabadati, la fille aînée de la célèbre cantatrice de ce nom. Déjà plusieurs maîtres écrivent expressément pour cette troupe d'élite des partitions qui seront exécutées pour la première fois à Paris. *La Tempesta*, de M. Halévy, qui a obtenu un si éclatant succès à la dernière saison de Londres, sera montée avec luxe, et l'exécution sera confiée aux artistes qui ont créé les principaux rôles au théâtre de la Reine.

Mardi, 12, a eu lieu à la salle Sainte-Cécile le deuxième concert de la grande Société philharmonique de Paris, sous la direction de M. H. Berlioz. Un concert dirigé par M. Berlioz est toujours un événement dans le monde musical ; tout ce que Paris compte de vrais amateurs, toute la société élégante du Théâtre-Italien s'y donne rendez-vous : ce sont les concerts à la mode, et nous devons reconnaître qu'en cette circonstance la mode se montre intelligente. Un *chœur de Piccini* et l'*Invitation à la valse*, admirablement instrumentés pour l'orchestre par M. Berlioz, ont été couverts d'applaudissements, ainsi qu'une symphonie fantastique du même maître. Madame Ugalde a chanté comme elle chante toujours, c'est dire que la fête a été complète et n'a laissé qu'un regret, celui de finir trop tôt.

Il vient de paraître à la librairie de Permain, 30, rue Mazarine, un charmant petit volume bien capable de frapper la curiosité du public. C'est une piquante notice sur M. de Balzac. M. Gustave Desnoiresterres semble mieux informé que pas un des nombreux biographes que la mort du célèbre romancier a fait surgir. Il entre dans des détails fort intéressants sur les habitudes, l'existence, les manies de l'auteur d'*Eugénie Grandet*. C'est un travail complet, fait avec recherche et conscience, et que ne peuvent se dispenser d'acheter les nombreux souscripteurs de la *Comédie humaine*.





## Explication du dernier Rébus.

lle, faute à PORTÉE, 2 la, bonne vole, honte, E, O jeûne, A if, DUL, hotte, aux, P' ours scie A, Muse, E  
(Il faut apporter de la bonne volonté au jeu naïf du loto pour s'y amuser.)

## LES ÉTRENNES POUR RIRE,

ALBUM DE 25 GRANDES CARICATURES,

Par les dessinateurs des journaux le *Charivari* et le *Journal pour rire*.

PRIX EN NOIR, FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE. 15 FR.

— EN COULEUR, IDEM. 20 FR.

PAR FAVEUR SPÉCIALE POUR LES ABONNÉS du *Journal pour rire* et des *Modes Parisiennes* SEULEMENT :

EN NOIR, FRANCO : 6 FR. — EN COULEUR, FRANCO : 10 FR.

Pour les mêmes prix on peut se procurer les *Étrennes Comiques*, annoncées l'année dernière et vendues également 15 et 20 fr. aux personnes qui ne sont pas abonnées au *Journal pour rire*.

Envoyer un bon de poste à Aubert et C<sup>ie</sup>, éditeurs, place de la Bourse, 29.

**J. de Barthélemy**, 7, faubourg Poissonnière.  
Confection, Robes, Chapeaux, Coiffures et Bonnets.

**Le Coloriste de la Fleur.** Album à l'aide duquel on peut apprendre seul à colorier la fleur. Chaque feuille en noir est accompagnée d'un modèle colorié et de toutes les indications nécessaires pour qu'on puisse facilement copier ce coloris. Prix de l'Album colorié : 20 fr.

**Mantelets, Manteaux**, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et C<sup>ie</sup>, rue Richelieu, 79, au premier étage.

**CAPOTES POUR DAMES**, en feutre et castor, parfaites d'élégance et de bon goût.

**3, rue Vivienne** (vis-à-vis le n° 8).

**Portraits d'après nature.** Un artiste lithographe dessine les portraits d'après nature, sur pierre, en deux séances, et en livre 50 exemplaires imprimés sur beau papier velin satiné, — le tout pour 50 francs les portraits d'hommes, et 60 francs les portraits de femmes.  
S'adresser chez Aubert, place de la Bourse.

Paris. — Typographe Plon frères, rue de Valenciennes, 36.